

L'INNOCENCE
RECONNUE,
OU
LA VIE ADMIRABLE
DE
GENEVIÈVE,
PRINCESSE DU BRABANT.



A CAEN,
Chez CHALOPIN, Imprimeur-Libraire,
rue Froide-Rue.

1818.

L'INNOCENCE RECONNUE.

DANS une des provinces de la Gaule-Belgique, qui fut autrefois le pays des Tongres, environ le temps que la gloire du grand Clovis commençoit à s'obscurcir, et que les enfans de ce grand monarque dégénéroient en cœur et en générosité, nâquit une fille des Princes de Brabant. A peine cette petite créature vit les premiers rayons de la lumière, que ses parens lui donnèrent une première naissance qui la rendit fille du ciel, d'où elle reçut, par une grâce divine, le beau nom de Geneviève.

Les Anges ont des attraits contre lesquels on a de la peine à conserver sa liberté, et Geneviève possédait des grâces trop charmantes pour n'être pas visibles. On ne pouvoit haïr sa dévotion à moins que d'être insensible, et c'étoit assez d'être raisonnable pour n'être plus pécheur après l'avoir admirée. Le plus doux plaisir dont elle fut tentée, c'étoit l'amour de la retraite et de la solitude.

Cette inclination lui fit bâtir un hermitage au coin d'un jardin. C'étoit là qu'elle dressoit de petits autels de mousse et de ramée; c'étoit là qu'elle s'occupoit en prières le long des jours. Quand sa mère lui remontrait qu'il étoit temps d'avoir de plus sérieuses pensées que celles de la solitude, elle répondoit que c'étoit le lieu où les plus grands Saints étoient allés chercher les traces du Sauveur.

Ah! Geneviève, vous ne savez pas d'où cette inclination vous vient, et pourquoi le ciel vous l'a donnée. Un jour viendra que vous suivrez l'exemple de cette grande pénitente à laquelle l'Egypte a donné son nom, bien que vous n'en deviez pas imiter les débauches. Ce sera alors que vous reconnoîtrez la providence divine qui dispose de vous par des moyens secrets et inconnus à tout aut e qu'à elle. Dieu a coutume de nous donner à la naissance des qualités qui font nos bonnes fortunes, et l'ordre de toute notre vie. Ce grand Archevêque de Milan, tout petit enfant qu'il étoit, béissoit ses compagnons en leur imposant les mains, comme s'il eût été déjà ce que par après il devoit être.

Tous ceux qui remarquoient les dévotions de notre petite vierge, ne pénétoient pas dans les desseins de Dieu, et ne voyoient pas ce qui ne parut que long-temps après. Si j'entreprends d'écrire les perfections de cette grande Ste., je ne m'estime pas plus obligé de les toucher toutes, que

ceux qui se mettent sur l'eau pour prendre la rivière à sa source.

Me voici tout à coup dans la dix-septième année de notre incomparable Geneviève ; mais qui pourroit remarquer toutes les vertus de son âme , et toutes les beautés de son corps ? Une autre plume que la mienne , diroit que la nature avoit fait des coups d'essai dans toutes les autres beautés de son siècle , pour donner en elle un ouvrage accompli de sa puissance. Ce que je veux dire sur ce sujet , c'est que Geneviève , pour accroître cette beauté , n'avoit garde d'y ajouter ces artifices , par qui la laideur veut sembler belle. Elle n'avoit point d'autre vermillon que celui qu'une honnête modestie mettoit sur ses joues , point de blanc que celui de l'innocence , et point de senteur que celle de la bonne vie. Ainsi n'y avoit-il point de rides sur son visage à réparer par le pinceau.

Encore bien que notre Geneviève apportât fort peu de soin à conserver sa beauté naturelle , cela n'empêcha pas qu'elle n'eût un nombre infini d'adorateurs. Parmi ceux qui en firent la recherche , Sifrigus , que nous nommons Sifroy , ne fut pas le dernier ni le plus malheureux , puisqu'il remporta ce que tant d'autres avoient désiré.

Ce jeune Seigneur , ayant appris de renommée une partie des perfections de cette Princesse , en voulut plutôt croire ses yeux que le bruit commun. Le voilà en chemin avec un équipage si magnifique qu'il ne laissa à aucun des rivaux la vanité de faire avec lui de comparaison.

Etant arrivé , il s'en fut tout aussitôt faire sa révérence au Prince et à la Princesse sa femme , qui lui permirent de sauver leur fille Geneviève , à laquelle il fit toutes les offres de services qu'on pouvoit attendre d'un amour sincère. Ce fut après l'avoir vue qu'il s'écria de n'avoir jamais rien vu de si beau.

Cette erreur n'occupa pas long-temps son esprit , car il ne l'eut pas entretenue deux fois qu'il la trouva remplie de tant de douceur et de modestie , que son amour s'augmenta. Il tâcha de l'exprimer par ses soupirs , n'osant le déclarer par ses discours , de crainte de faire passer ses véritables sentimens pour des impertinences. Etant en cette appréhension , il alla trouver le Prince et la Princesse , auxquels il déclara le dessein de son voyage , et leur parla en ces termes :

Monseigneur et Madame , si vous êtes aussi favorables à mes desseins comme votre douceur m'a fait espérer , je m'estimerai le plus heureux de tous les hommes. Je ne suis point , grâces à Dieu , sorti d'une maison dont le nom

puisse servir de reproches ; mais quand la gloire de mes ancêtres ne trouveroit rien à mon mérite , je ne suis pas si dépourvu , qu'il ne me fût aisé d'avancer des choses dont peut-être un autre que moi tireroit de la vanité

La fortune ne m'a pas donné si peu de biens , que je ne puisse soutenir la dignité de votre maison ; mais quand ils seroient moindres , je ne pourrois vous céder l'ardente affection que j'ai pour la Princesse votre fille , non pas tant pour sa beauté , qui est incomparable , que pour ses vertus qui sont sans exemples . C'est donc à vous de me faire mes joies ou mes déplaisirs

Il est peu de sages filles qui ne se troublent quand on leur parle d'un mari . Voilà pourtant Geneviève où tous ses parens la portèrent par son obéissance , la voilà mariée à un Palatin . Ce seroit inutile de dire qu'on n'oublia pas toutes les réjouissances qui peuvent honorer une noce si belle .

Tous ceux qui virent le bonheur de ce mariage , le crurent éternel . Mais hélas ! qu'il y a peu de roses parmi beaucoup d'épines . Après que nos jeunes mariés eurent passé quelques mois dans la cour de Biabant , il fallut partir pour aller à Trèves ; les parens de Sifroy la reçurent avec tout le respect que sa qualité et son mérite devoient attendre . Saint Hilduphe , qui pour lors étoit Pasteur de cette grande Ville , fut bien aise de voir sa bergerie accrue d'une innocente brebis : pour lui témoigner sa joie , lorsqu'elle étoit sur le point de partir pour aller en une maison de campagne , il lui donna sa bénédiction .

Ce lieu de plaisance étoit situé en une campagne , qui n'étoit terminée que par l'Horison . Le château étoit environné d'un parc où il sembloit que le printemps régnoit toujours ; ce fut en ce lieu , plein de délices , que Sifroy et Geneviève menèrent la plus douce et innocente vie de leur siècle .

Que pourroit-on souhaiter de plus , sinon que ce bonheur durât long-tems ? Mais à peine deux ans s'étoient écoulés de cette vie innocente qu'Abderame , Roi des Maures , qui étoit passé d'Afrique en Espagne , ne promettoit rien moins à son ambition que la conquête de l'Europe . La France lui étoit un friand morceau , mais il craignoit d'y trouver d'autres gens que les Gots . Il dressa , pour cet effet , la plus formidable armée que l'Occident ait jamais vue . La renommée d'une telle armée , jointe à l'intérêt de tout le Septentrion , amena une grande troupe de Noblesse à Martel , d'autant que les braves guerriers trouvoient autant de gloire à combattre sous le commandement de ce grand Capitaine qu'à gagner des victoires sous la conduite d'un autre .

Sifroy étant un des plus puissans Princes d'Allemagne, eut honte de dormir dans le sein de son Epouse, durant que les autres pensoient au salut public; mais il trouva beaucoup de résistance dans la résolution de Geneviève, et plus d'une difficulté à surmonter, puisqu'il avoit l'amour et l'honneur. D'un côté l'amour le piquoit vivement, d'autre par, il ne pouvoit se résoudre à quitter un bien qu'il ne commençoit qu'à goûter; car si Dieu n'eût envoyé une forte résolution à Geneviève pour la porter au consentement de ce voyage le désir de conserver sa réputation étoit en danger de donner de la violence à son amour. Toutefois quand il fallut se séparer, ce fut où ces deux amans eurent besoin de leur vertu. Passons donc au plutôt ce fâcheux départ, de peur de nous noyer dans leurs larmes.

Comme Sifroy partit pour aller à l'armée, et comme il laissa la direction de sa femme et de ses biens à Golo.

L'APPAREIL de guerre étant préparé, et le jour du départ venu, le Comte appela tous ses domestiques, et après leur avoir recommandé l'obéissance à l'endroit de sa chère femme, il prit son favori par la main, puis adressant la parole à Geneviève, il lui dit: Madame, voici Golo à qui je laisse le soin de vos consolations: l'expérience que j'ai de sa fidélité me fait espérer que l'ennui de mon absence sera en quelque façon modéré par la confiance de son service.

A ces mots la pauvre Geneviève se pâma, on la releva, elle tomba par trois fois; tous ses domestiques coururent aux remèdes pour rappeler son âme, qui sembloit s'enfuir, de peur de voir le départ de Sifroy, ou peut-être la crainte de demeurer sous la conduite de Golo.

Le Comte qui avoit reconnu un changement notable dans le visage de sa femme, lorsqu'il lui recommandoit la fidélité de son favori, baissa les yeux, disant: C'est à vous seule, Reine du Ciel, glorieuse Mère de mon Sauveur, que je laisse le soin de ma chère Geneviève. Allez, Sifroy, allez hardiment où l'honneur vous appelle. Ne craignez pas qu'il arrive aucune disgrâce à celui de votre femme. Vous ne pouvez la mettre en de plus sûres et de plus fidèles mains que celles où vous la laissez.

Sifroy étant parti, et étant arrivé à l'armée, où il fut très-bien reçu du grand Martel, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de décrire la bataille où Sifroy se rencontra, afin de tracer une légère image des peines qui soutenoient en même-temps notre généreuse Princesse. Il ordonna aux habitans

de Tours de n'ouvrir leurs portes qu'aux vainqueurs, et pour ôter toutes espérances de fuite, il mit sur les ailes de son armée plusieurs Chevaliers, avec ordre de couper les jambes à ceux qui se retiroient de leur rang pour prendre la fuite. Avant de commencer la bataille, il parla ainsi à ses Soldats :

Compagnons, je vois bien que l'ardent désir qui vous presse de combattre, m'empêche de vous faire un long discours ; aussi le crois-je inutile, puisque vous êtes plus disposés à vaincre, que moi à dire de belles paroles.

N'attendez pas que j'aie chercher dans les siècles passés des exemples de valeur ; j'ai toujours reconnu que vous aimiez mieux les donner à la postérité, que de les prendre de vos ancêtres. Quand nous aurions résolu d'être insensibles à nos intérêts, et que la ruine de nos maisons, le saccagement de nos Villes, la désolation de nos femmes, ne nous porteroient pas au désir de la vengeance, l'injure qu'on fait à Dieu et à la Religion suffisent.

Je n'aurois jamais si mauvaise opinion de votre piété, que de croire que vous veniez à mépriser ce Dieu que nous adorons, cette Religion que nous professons, ces Saints que nous honorons, et ces Eglises que nous avons bâties : il ne se peut faire que vous permettiez à l'impiété de ces Maures de profaner ce que nous possédons de saint dans notre patrie.

Allez, chers compagnons, combattre généreusement pour la gloire de Dieu, et devant le glorieux Saint Martin, de qui vous soutenez la querelle ; et souvenez-vous que vous êtes Français, dont la gloire ne doit point avoir aucune borne que celle du bout du monde.

L'ardeur et le courage de nos Français ne permit pas à Charles Martel de parler plus long-temps. Voilà donc ces Lions qui enfoncèrent dans cette formidable armée de Sarasins. Nos Français massacroient tout ce que la fuite ne tiroit point de dessous leurs armes victorieuses, et remportèrent la plus glorieuse victoire dont on ait jamais entendu parler, les Sarasins laissant sur la place trois cent soixante-quinze mille morts avec leur Roi.

Après cette heureuse journée, on présenta à Martel un grand nombre de Genettes, qui sont de petits animaux noirs, mouchetés de rouge, et voulant les faire servir de monument et de trophée à sa victoire, il institua l'ordre de la Genette, dont le nombre des Chevaliers fut fixé à seize, parmi lesquels Sifroy tenoit un des premiers rangs : il envoya donc visiter Geneviève par un de ses Gentilshommes, qu'il lui envoya avec cette Lettre :

Madame, depuis le temps que je partis d'auprès de vous, si j'avois voulu croire mon impatience, je me plaindrois de n'avoir pas vécu depuis que les considérations de l'honneur apportèrent une rude contrainte à mes contentemens. Et comme les félicités passées étant des mises présentes, je ne puis me souvenir du bonheur que j'ai possédé, sans m'avouer le plus misérable de tous les hommes.

Si l'assurance que j'ai de vivre dans votre cœur ne flattoit ma douleur, il y a long-temps qu'elle seroit maîtresse de mes sens, qu'elle y trouverait plus de remède dans ma maison.

C'est votre confiance qui m'a conduit où la mort sembloit être aussi certaine que la vie est peu assurée. Car je veux bien que vous sachiez que le plus puissant motif qui me jetoit dans le péril étoit celui-ci, tu vis dans le sein de Geneviève; qui seroit si cruel d'offenser cette belle et innocente poitrine pour se procurer du mal? non, toute la barbarie n'a pas assez de cruauté pour faire un si lâche crime, et la mort même, toute impitoyable qu'elle puisse être.

Je vous conjure donc, ma chère Epouse, d'essuyer vos larmes, et d'arrêter ces soupirs qui me viennent chercher si loin, autrement je ne croirai pas que vous preniez aucune part en ma bonne fortune. Et afin que vous ayez quelque sujet de le faire, je vous offre le présent dont il a plu à notre Général d'honorer mon courage et ma hardiesse.

Je ne puis le présenter à une personne qui me soit plus chère: que si vous le recevez avec la joie que je me promets, j'en tirerai autant de satisfaction comme si on m'érigeoit des statues, et que si toutes les bouches de la renommée s'employoient à ne parler que de mon mérite. C'est là l'estime que je désire que vous ayez de mon affection. Adieu, Madame.

Laissons parti Sifroy pour la Provence, et allons trouver la Comtesse avec Lanfroy, qui ne fut pas beaucoup de temps à se rendre auprès d'elle. Quand on vint dire qu'il étoit arrivé un Gentilhomme de la part de son mari, elle ne put contenir sa joie, et lui demanda comment se portoit Sifroy. Madame, voilà des lettres qui vous le diront de meilleur grâces que moi. Et les ayant ouvertes, elle les lut plusieurs fois; néanmoins sa joie ne fut pas entière, considérant que son Palatin étoit absent. Et interrogeant Lanfroy, il lui dit que son maître étoit à Tours, prêt à partir pour Avignon, pour assiéger le reste des Sarasins qui s'y étoient retirés. Tous ces discours ne plaisoient en aucune façon à la Comtesse, qui jugeoit bien que cette guerre tiendroit long-temps son mari. Enfin ayant appris que l'on craignoit encore la

venue d'un Roi nommé Amère, qui amenoit du secours à sa nation, elle vit bien que le retour de Sifroy ne se devoit espérer que l'année suivante, c'est ce qui la fit d'abord résoudre à lui dépêcher son Gentilhomme, quelques jours après, avec cette réponse.

Monsieur, si la lettre que vous m'avez écrite m'a donné de la consolation dans mes maux, je n'en veux pas d'autre témoin que celui qui me l'a rendue; mais si elle m'a causé de nouvelles appréhensions, il n'y a que mon cœur qui vous le puisse dire. Certes, comme je désirois voir le retour sur toutes choses, n'étoit-ce pas assez de me céler le temps que je vous posséderai? hélas! peut-être que mon malheur n'ira pas si loin, et que ce temps sera plus long que ma vie. Quand les nouvelles de cette grande bataille furent apportées, je ne puis vous exprimer de combien de crainte mon cœur fut saisi: cette tempête est passée, cet orage est dissipé, et vous me jetez dans un autre désespoir. O que vous appréhendez peu ce qui m'expose au hasard de perdre mon Epoux. Considérez, cher Sifroy, que la fortune n'a point de moyens plus ordinaires de faire sentir ses félicités que le peu de durée, sa constance ne pouvant être assurée, doit être suspecte.

Ne m'estimez point ignorante en ce point, étant persuadée que des ruisseaux du sang des ennemis ne valent pas une goutte de celui de mon cher Sifroy. Cette seule pensée me fait espérer que vous garderez de votre courage qui est le plus redoutable des ennemis, de peur d'exposer trois personnes à la même mort. Si vous avez résolu de chercher les occasions de mourir sans ressource, attendez que cette petite créature, que je crois porter en mes flancs, soit hors de danger d'en faire son sépulcre.

La douleur avoit commencé cette lettre, et la douleur la finit. Notre Palatin étoit au siège d'Avignon quand il la reçut. De vous dire le trouble que les dernières paroles de sa femme jetèrent dans son âme, ce seroit l'occupation de quelqu'un qui chercheroit les matières. Je le ferois néanmoins s'il n'étoit temps de vous découvrir la plus infâme trahison qui puisse tomber dans l'esprit d'un serviteur.

Golo, auquel Sifroy avoit donné plus d'autorité que le Sauveur d'Egypte n'en eût de son maître, avoit toujours regardé Geneviève avec le respect qu'il devoit à sa vertu, pendant que le Comte demeura avec elle; cela fit que ce traître cacha son feu pour quelque temps; mais enfin il ne put plus brûler. Ses pensées combattirent long-temps sa passion, et peut-être eût-elle été vaincue si elle n'eût été aidée de la présence de son objet.

Que fera notre intendant, devenu esclave de la plus sale de toutes les passions ? il prend courage, et se résolut de découvrir sa flamme à celle qui en étoit l'innocente cause. Il va en la chambre de la Comtesse, mais aussitôt qu'il en aperçut la modestie, sa témérité en attend des reproches. Un jour, comme la Princesse regardoit quelques Tableaux qu'elle avoit fait faire, elle demanda à Golo son jugement sur cette peinture ; lui qui cherchoit la commodité de déclarer sa passion, fut aise de rencontrer celle-ci.

Lors voyant que ses demoiselles et domestiques étoient très-éloignés d'elle pour entendre, il lui dit : *Vraiment, Madame, si jamais le pinceau a rencontré, c'est en ce sujet. Il n'est point de beauté, pour excellente qu'elle soit, qui approche de ce portrait, pour moi je m'estime heureux d'avoir des yeux assez bons pour y attacher mon cœur.*

En parlant ainsi, il avoit toujours sa vue arrêtée sur Geneviève. Notre chaste Comtesse l'aperçut bien ; néanmoins la crainte de paroître trop fine, lui fit dissimuler de comprendre ce qu'elle ne pouvoit ignorer. Golo croyant donc que son discours étoit trop clair pour n'être pas intelligible, continua ce qu'il avoit si mal commencé.

Ah ! Geneviève, votre douceur a trop de complaisance : je vous laisse à penser si notre intendant avoit la tête dans les étoiles ; prenant la sage dissimulation de sa maîtresse pour un consentement effectif. Ce fut alors qu'il montra son visage plus à découvert, et que ses soupirs firent la moitié de ce mauvais discours.

Madame, je ne vois rien d'aimable que vous, ce sont vos traits qui ont vaincu la confiance que j'opposois à ma fidélité. mais puisque je connois que vos réponses favorisent mes dessein, j'espère n'être pas malheureux.

Un coup de foudre eût frappé Geneviève avec moins d'étonnement que ces mots : néanmoins étant revenu à la liberté, sa colère et son indignation lui présentèrent la honte de son infidélité avec des reproches si aigres, que s'il n'eût beaucoup d'amour, sans doute qu'il n'auroit jamais eu tant d'imprudance. Comment, misérable serviteur, dit-elle, est-ce ainsi que vous gardez la fidélité que vous avez promise à votre Maître ? Avez-vous bien osé porter la vue sur une personne qui a autant d'horreur de votre crime que d'envie de le punir ? La dissimulation dont je me suis servie, n'est-elle pas un avertissement à votre témérité que je ne la voulois pas écouter ? Gardez-vous de me tenir de semblables discours, car j'ai le moyen de vous faire repentir de votre folie.

Que dira Golo ? il n'est pas temps de parler, et il voit que les serviteurs se sont apperçus de l'émotion de la Comtesse. Se persuadant qu'une autre occasion la rendrait plus favorable à ses poursuites, il s'excusa ainsi envers sa maîtresse.

Madame, dit ce rusé, s'il y a de ma faute en ce que vous me reprochez, elle est pardonnable, espérant lui faire telle satisfaction, que si elle est raisonnable elle ne sera plus fâchée.

Ceux qui ouïrent ces paroles, crurent que l'intendant avoit offensé quelqu'un de la maison, et qu'il lui promettoit de le satisfaire. Il y avoit un cuisinier à la maison qui avoit gagné les bonnes grâces de la Comtesse à cause de sa vertu. L'Intendant s'en étant aperçu, résolut de faire encore une fois ses honteuses demandes, et au cas qu'il fût refusé, de rendre la chasteté de la Comtesse suspecte à Sifroy. Sa grossesse servoit de prétexte à sa malice, et l'envie que les autres domestiques portoient à ce pauvre cuisinier, permettoit d'ajouter foi à la calomnie. Un soir que la fraîcheur du temps convia la Comtesse à sortir, comme elle se promenoit dans un jardin, Golo feignant d'avoir quelque affaire à lui communiquer, s'en approcha ; et après plusieurs paroles lancées à dessein, il dit : Madame, ce n'est pas pour vous contraindre à m'aimer contre votre inclination, mais seulement pour vous fléchir à une seconde requête que je vous fais d'avancer ma mort avec le fer, puisque votre rigueur ne permet pas à ma constance d'espérer ce que mérite mon amour ; en lui tenant cet abominable langage, il présenta un poignard. Ah ! Geneviève, qu'avez-vous dit ? cette parole vous coûtera la vie, si la cruauté de Sifroy se donne les artifices de Golo. Mon cher Lecteur, c'est maintenant que vous allez voir souffrir l'innocente : l'histoire que je vais réciter, est capable d'en donner un triste exemple.

Enfin notre Intendant, piqué de ce refus, se retira plein de rage et de fureur. Quelques jours après Golo fit appeler deux ou trois des plus affidés de la maison, et puis ayant fait couler trois ou quatre larmes de ses traîtres yeux, il leur dit en soupirant : Mes amis, je ne saurais vous expliquer avec combien de déplaisir je me vois contraint de découvrir une chose que j'ai long-temps cachée.

Si le péché de notre Maîtresse ne ternissoit l'honneur de son mari, je permettrais à mon silence de taire le crime de Geneviève, de peur de publier le déshonneur de Sifroy.

J'ai honte de vous dire ce que j'ai vu ; mais quel moyen de vous cacher une chose dont mes yeux sont témoins ; ceux

qui n'ont point vu les caresses de ce misérable cuisinier peuvent ignorer leur malice. Pour moi, à la fidélité duquel notre maître s'était reposé du soin de sa femme, comme j'avois plus d'obligation de veiller sur ses déportemens, aussi ai-je vu des choses que je voudrois n'avoir jamais vues.

Ah ! traître et perfide cuisinier, est-ce ainsi que tu couvrois ton crime du voile de la piété ? Je ne veux pas croire que Madame ait conçu de l'amour pour ce misérable, que ses yeux n'aient été aveuglés par quelques charmes. J'ai cru que je devois prendre vos avis sur une si mauvaise affaire, afin de cacher l'infamie de cette maison autant qu'il nous sera possible. Cependant je vais donner avis à Monsieur de notre résolution, et la diligence que nous aurons apportée pour empêcher cette infamie de devenir publique.

Toute cette belle harangue n'étoit pas pour persuader ceux qui étoient prévenus sur l'innocence de la Comtesse, mais c'étoit seulement dans la vue de garder quelque apparence de forme en une injustice si extraordinaire. Voilà donc une funeste résolution prise contre ses innocentes victimes, qui dans la suite causera leur mort.

Comme Golo fit mettre Genevieve et le Cuisinier en prison ; ce qui leur arriva.

UN jour que Geneviève étoit encore au lit, Golo appela le cuisinier, et avec des paroles qui avoient cela de commun avec le tonnerre, qu'elles ne grondoient que pour lancer la foudre, li reprocha qu'il avoit mis un poison amoureux dans les viandes de la Princesse, par le moyen duquel il avoit disposé de ses volontés et de sa personne, ayant joui d'elle à son plaisir. Le pauvre Drogan eut beau protester qu'il étoit innocent, appeler le ciel et la terre à témoins de ses déportemens et de l'honnêteté de sa maîtresse, il fallut passer le guichet et faire longue pénitence. Ce fut une chose digne de compassion, quand ce malheureux imposteur alla dans la chambre de Geneviève pour lui faire le mauvais discours qui avoit rendu Drogan coupable. Véritablement la sainte Dame eut besoin de toute sa vertu dans ce moment, encore sa patience échappa-t-elle un peu ; mais comme il n'y avoit personne qui ne fût à Golo, aussi n'y eut-il aucun qui écoutât ses justes plaintes, ni qui fût ému de sa misère. On la prend, on la mène dans une Tour, d'où elle pouvoit entendre les pitoyables cris de Drogan, mais non pas soulager ses maux. Tant de regrets pouvoient faire mourir une femme grosse de huit mois, si Dieu n'en eût pris un soin particulier, et toute la consolation qu'elle avoit parmi tant de tristesse, c'étoit

que le Ciel ne pouvoit laisser cette injure commune sans s'en déclarer complice. Tâchant quelquefois de faire sortir ses soupirs de prison, elle se plaignoit amoureusement en cette sorte :

Hélas ! mon Dieu, est-il possible que vous permettiez les maux que je souffre, ayant une parfaite connoissance de leur extrémité ? que vous ai-je fait pour me rendre le triste sujet de tant de douleurs ? Mais, mon très-pitoyable Père, n'avez-vous pas de châtimens plus doux et moins honteux ? Cette faveur me seroit bien nécessaire, je ne la demande pourtant pas, pourvu que cet innocent que je porte ne soit point opprimé sous ma ruine, je consens que vous la permettiez. Qu'on me cache dans les ténèbres d'une prison, et qu'il voie la lumière du jour et celle de votre grâce. Qu'on me frappe et que les coups ne tombent point sur lui ; qu'on me calomnie et que ce bâme ne lui en demeure point. Qu'on me fasse mourir et qu'il vive. Je pourrai espérer de votre miséricorde, qu'un jour on reconnoitra que la mère étoit misérable, mais innocente ; affligée, mais sans péché ; calomniée, mais sans sujet : condamnée, mais sans crime.

C'est ainsi que la pauvre innocente soupiroit nuit et jour, sans espérer aucun soulagement que du Ciel ; car d'attendre des hommes c'eût été aider à se décevoir et chercher des illusions. Golo étoit le Dragon qui gardoit ce trésor, où il avoit toujours son cœur : il alloit souvent voir Geneviève, qui recevoit plus de peine et de déplaisir de toutes ces importunités, que des maux qu'il lui faisoit endurer.

Ce malheureux, considérant que sa maîtresse avoit trop de vertu pour pécher, tâche de couvrir son crime sous prétexte de mariage. Il fit donc courir un bruit que le Palatin s'étoit embarqué sur mer pour son retour, et qu'il avoit fait naufrage.

Sur cette nouvelle, il supposa des lettres qu'il fit glisser dans les mains de Geneviève, afin de la disposer à ses recherches, par l'assurance de la mort de son mari. Mais la sainte Mère de Dieu découvrit cet artifice. ce qui anima la Comtesse d'un tel dépit, que l'Intendant ne lui fit pas plutôt l'ouverture de son mariage, qu'elle le renvoya par un soufflet. Il conjura la femme qui lui portoit ses vivres de gagner le cœur de la Princesse et d'adoucir son esprit par tous les artifices dont elle pourroit s'aviser. Il espère de pouvoir aisément tromper une femme, par le même moyen dont le diable se sert contre un homme, mais il se trompe ; car il trouve que Geneviève est un rocher ; si les vents le battent, c'est pour l'affermir ; si les flots le frappent, c'est pour le polir.

Pendant toutes ces menaces, le temps de l'accouchement de Geneviève arriva. Hélas ! pourrai-je dire qu'une Princesse fut contrainte d'être elle-même sa sage-femme : pourrai-je dire qu'en cette nécessité, où les bêtes ont besoin d'assistance, la femme d'un puissant Palatin fut abandonnée de tout secours ! Qui pourroit oïr ce qu'elle dit sans pitié !

Hélas ! mon pauvre enfant, que ton innocence m'a causé de douleurs, et que mes misères te feront souffrir de maux ! Craignant que la nécessité de toutes choses et les incommodités du lieu, ne le fissent mourir hors de la grâce de Dieu, Geneviève, appelez votre fils Bénoni ou Tristan ; il doit noter le nom de la Marraine, puisque Dieu est son Parrain. Après que ce petit fut né, sa mère l'enveloppa dans de vieilles serviettes qu'on avoit laissées par mégarde.

Tout ce procédé étoit encore inconnu à Sifroy ; il estima donc qu'il devoit prévenir l'esprit de son maître et faire savoir le malheur de sa maison. Deux mois s'étant écoulés depuis les couches de Geneviève, lorsqu'il instruisit un des serviteurs pour lui en porter des nouvelles ; encore vouloit-il faire paraître de la prudence dans sa malice, et à cet effet il écrivit ces trois mots au Palatin :

Monsieur, si je n'appréhendois de publier une infamie que je veux cacher, je confierois un grand secret à ce papier ; mais tous vos domestiques, et particulièrement celui-ci, ayant vu la diligence dont j'ai usé, et les artifices qui ont trompé ma prudence, je n'ai besoin que de leur témoignage pour mettre ma fidélité en lumière et mon service en estime ; croyez tout ce qu'il vous dira, et mandez votre volonté.

Nous avons dit que le Comte étoit au siège d'Avignon quand il reçut la première nouvelle de sa femme. Jamais le changement d'action ne donna tant d'étonnement à ce misérable, que le discours de ce messager en mit dans l'esprit du Palatin. Il ne méditoit que hautes et cruelles vengeances. De l'admiration il tomboit dans la colère, et de la colère dans la fureur, de celle-ci dans la rage.

Ah ! maudite femme, falloit-il souiller si honteusement la gloire que j'ai tâché d'acquérir dans les combats ? Devoistu apporter tant d'artifice pour couvrir ta perfidie, et faire servir la piété à tes ordures ? Hé bien, tu n'as point fait de compte de mon honneur : je n'épargnerai pas ton sang ni celui de ton enfant, que tu n'as mis au monde que pour servir de bourreau à ton crime.

Après avoir bien pensé à la vengeance de ce crime, que la seule crédulité avoit fait, il dépêcha le même serviteur vers

Golo, avec commandement de tenir sa femme si étroitement enfermée que personne ne l'abordât ; pour ce misérable esclave qui étoit en prison, qu'il cherchât, dans l'horreur et l'extrémité de son péché, quelque supplice proportionné à son attentat. L'Intendant reçut ce commandement avec plaisir : pour l'exécuter avec prudence, il fit préparer un morceau à ce misérable qui lui ôta bientôt le goût de tous les autres. Voilà le premier acte de notre sanglante Tragédie.

Ayant appris que le Comte devoit arriver bientôt, il alla au-devant de lui jusqu'à Strasbourg ; il y avoit près de la ville une vieille sorcière, sœur de la nourrice de Golo, dont il crut se pouvoir servir : il va en sa maison, il lui donna les mains, afin de faire voir à Sifroy ce qui n'avoit jamais été. Sa partie ainsi dressée, il alla au-devant du Palatin son maître, qui le reçut avec mille témoignages de bienveillance. Quand il l'eut tiré à l'écart, il lui demanda l'état déplorable de sa maison. C'est ici que les larmes et les sanglots de Golo le rendirent complice de sa trahison. Le Comte louoit infiniment la conduite de son Intendant ; enfin après l'avoir souvent interrogé sur toutes les particularités de son malheur, le rusé Golo, craignant d'être surpris en ses réponses, lui dit : Monsieur, je ne crois pas que vous doutiez d'une fidélité que je voudrois vous témoigner au préjudice de ma vie ; mais si vous voulez apprendre d'autres preuves de cette mauvaise affaire que de ma bouche, j'ai moyen de vous faire voir comme tout s'est passé ; il y a près d'ici une femme fort savante, qui vous fera voir toutes mauvaises pratiques. A ces promesses, Sifroy est surpris d'une curiosité qui bientôt lui causera beaucoup de regrets ; il le prie de le conduire en sa maison, ce qu'il lui promet. Sur le soir, le Comte, avec son confident, se déroba de sa suite et se coula dans le logis de la sorcière. Le Palatin lui donna une quantité d'écus dans la main et la conjura de lui faire voir tout ce qui s'étoit passé durant son absence. La vieille rusée, qui vouloit accroître son désir par un refus qu'elle fit, feint d'y trouver de la difficulté, même de l'en détourner par beaucoup de raison, lui représentant qu'il pourroit peut-être voir des choses dont l'ignorance lui seroit plus utile que la connoissance n'en étoit désirable ; qu'un malheur n'est jamais entier quand il est caché. Tout cela ne se disoit que pour donner plus d'envie à Sifroy d'être trompé. Le voyant donc résolu, elle le prit par la main avec Golo, et le mena en une petite voûte qui étoit sous sa cave, rien ne donnoit de lumière que deux grosses chandelles de suif verd : après avoir marqué deux

rangs d'une baguette, et mis Sifroy dans l'un, Golo dans l'autre, elle jeta un miroir dans un vase plein d'eau, sur lequel cette sorcière prononça certains mots dont l'horreur faisoit dresser les cheveux; elle tourna trois fois à reculons proche de son sceau, et soufflant autant de fois dessus. Les mouvemens de l'eau arrêtés, le Comte s'approche par son commandement, et comme il se fut incliné par trois fois il jeta les yeux sur le verre. La première fois il aperçut sa femme qui parloit au cuisinier, avec un visage riant et un œil plein de douceur. La seconde fois, il voit Geneviève qui passoit ses doigts entre ses cheveux, le flattant avec beaucoup de mignardises; mais la troisième, il voit des privautés qui ne se peuvent accorder avec modestie.

Quand un Éléphant est en furie, c'est assez de lui montrer une Brebis pour l'adoucir. L'Intendant qui craignoit que le même n'arrivât à son maître, tâchant, en éloignant Geneviève, de lui ôter un objet de douceur de devant les yeux, il montre au Comte qu'il est à craindre que sa juste colère, voulant punir le crime de sa femme, ne le publiât; qu'il jugeoit plus à propos d'en donner la commission à quelqu'autre qui s'en déféroit doucement, tandis qu'il se rendroit à petites journées en sa maison.

Comme la Nourrice fut voir Genevieve dans la prison, et lui dit que Golo avoit ordre de la faire mourir.

L'INTENDANT, de retour en sa maison, ne manqua pas de révéler tout ce mystère à la nourrice, avec défense de le communiquer à qui que ce soit; mais la Providence de Dieu ne voulut pas permettre que cette femme fût plus secrète que les autres, qui ne savent ce qu'elles cèlent, et qui n'ont du silence que pour les choses qu'elles ignorent. A peine eut-il appris ce dessein de la bouche de Golo, qu'elle le versa dans l'oreille de sa fille, qui, pour avoir une telle mère, n'étoit pas sans qualités louables, et surtout sans une tendre compassion des misères de Geneviève. La Comtesse s'apercevant qu'elle pleuroit, lui demanda le sujet de ses larmes. Ah! Madame, répondit cette pauvre fille, c'est de votre vie: Golo a reçu commandement de Monseigneur de vous faire mourir. Hé bien! ma fille, dit la Comtesse, vous et moi avons occasion de nous réjouir: il y a long-temps que je demande à Dieu cette faveur, mais que deviendra mon pauvre enfant? Madame, il doit mourir avec vous. A ces paroles Geneviève demeura immobile: le premier mot que sa bouche lui permit de former,

ce fut celui-ci : Ah ! mon Dieu, souffrirez-vous que cette petite créature, qui ne sait pas encore pécher, soit affligée, et qu'un enfant soit coupable, parce qu'il est malheureux.

En disant ceci, elle trempoit ses petites joues des sarmes, et puis ayant donné à l'amour tous les baisers qu'il demandoit, elle s'adressa à cette bonne fille. Ma mie, je ne sais si je te dois supplier de rendre un dernier service à la plus misérable de toutes les femmes du siècle. Tu me peux obliger avec un peu de peine et sans hasard, puisque tout ce que je demande de ta courtoisie, c'est de m'apporter de l'encre et du papier ; tu en trouveras dans le cabinet qui est proche de ma chambre ; tiens en voilà la clef, prends-y tout ce que tu désireras de mes bijoux, pourvu que tu me fasses ce plaisir. La fille ne manqua pas de faire ce dont elle l'avoit priée, glissant, par après, un billet dans le cabinet, d'où elle avoit tiré le papier.

Le lendemain, sitôt que l'aurore vint à paraître, Golo fit venir près de lui deux serviteurs qu'il estimoit ses plus affidés, et leur commanda de conduire la mère et l'enfant dans un bois qui étoit à une demi-lieue du Château, de les tuer en ce lieu écarté, et puis jeter leurs corps dans la rivière ; quelle apparence de rien refuser à un barbare qui a le pouvoir de se faire obéir. On va dans la prison, on dépouille la pauvre Dame de ses habits, on la vêtit de vieux haillons, et en ce pitoyable état on la traîne au supplice.

Nos deux innocentes victimes étoient arrivées au lieu où se devoit faire le sacrifice ; l'un des ministres de cette barbarie et sanglante exécution, haussoit déjà le coutelas pour égorger le petit enfant, quand la mère demanda de mourir la première, afin de ne pas mourir deux fois. O qu'une beauté misérable a de pouvoir sur un cœur qui n'est pas entièrement de bronze : croyez-vous que ceux que Golo avoit choisis pour ôter la vie à la Comtesse furent ceux qui la conservèrent : les dernières paroles qui sortirent de sa bouche, changèrent tellement leur volonté par la compassion, que l'un d'eux dit à l'autre : Camarade, pourquoi trempérons-nous nos mains dans un aussi beau sang que celui de notre Maîtresse ? laissons vivre celle à qui nous n'avons vu rien faire digne d'une si cruelle mort ; sa modestie et sa douceur sont des preuves infailibles de son innocence ; peut-être un jour viendra qui mettra sa vertu en évidence et notre condition en meilleure forme.

Cela ainsi résolu, les deux serviteurs commandèrent à leur Maîtresse de s'écartier si avant dans la forêt, que Sifroy

ne pût jamais en avoir de nouvelles. Il étoit facile de se cacher dans un bois qui sembloit n'avoir été fait que pour rétirer les ours et les bêtes farouches ; son étendue donnoit de l'horreur à tous les plus hardis quand il étoit question de le traverser ; son obscurité étoit la demeure du silence ; que si quelque chose l'interrompoit par fois , ce ne pouvoit être que les hurlemens des loups , le cri des hiboux , et les mugissemens de voix effrayées. Allez hardiment , Geneviève , allez dans un lieu que vous avez autrefois ardemment désiré , et reconnoissez que Dieu ne vous avoit donné de l'inclination à la solitude , que pour vous en adoucir les grandes incommodités.

Quand les serviteurs furent arrivés à la maison , l'Intendant reçut la nouvelle de ce qu'ils devoient avoir fait par son commandement, dont il ressentoit une joie fort sensible. Aussitôt il en donna avis au palatin, en la maison duquel il faisoit le maître. Sifroy étant arrivé , ne parla que de chasse , de débauches et de récréations , afin de divertir toutes les pensées qui pouvoient rappeler la mémoire de Geneviève.

Laissons le Comte chercher des divertissemens pour passer sa mauvaise humeur. Allons voir Geneviève dans l'épaisseur du bois où nous l'avons laissée. Aussitôt que les serviteurs l'eurent abandonnée , ses premiers pas la portèrent sur le bord de la rivière qui passoit près du château. Ce fut là qu'elle prit la bague que Sifroy lui avoit mise au doigt quand il partit pour le voyage de France , et la jeta dans le courant des flots , protestant qu'elle ne vouloit porter la marque d'une vertu qui lui avoit causé tant de malheur.

Deux jours s'écoulèrent dans ces extrémités , sans que chose du monde consolât sa douleur que la liberté de la plaindre. Le jour ne sembloit lui en que pour lui montrer l'horreur du lieu où elle étoit ; la nuit remplissoit son esprit de sombres et noires obscurités , et ses yeux de ténèbres. Le soin de son Bénoni augmentoit de beaucoup ses craintes , considérant qu'il avoit déjà couché deux nuits au pied d'un chêne , n'ayant que l'herbe pour lit et qu'un peu de de ramée pour défense.

Celui qui fera réflexion que Geneviève étoit une Princesse élevé parmi les délices d'une Cour , n'aura point de peine à s'imaginer ses ennuis. N'étoit-ce pas un spectacle digne de compassion , de voir la femme d'un puissant Palatin dans le défaut même de choses dont les plus extrêmes nécessités n'ont pas besoin , de voir son palais changé en une horrible et affreuse solitude sa chambre en un endroit effroyable , ses Courtisans en bêtes farouches , sa musique

en hurlemens de loups, ses viandes délicates en racines très-amères, son repos en inquiétude, et ses joies en larmes. Qui eût pu ouïr tous les regrets qu'elle faisoit aux échos de ce bois ! on eût dit que tous les arbres s'en plaignoient ; que les vents en grondoient de dépit ; et que tous les oiseaux avoient oublié leurs ramages pour apprendre à gémir sa misère.

Si les maux de cette pauvre Princesse touchoient très-sensiblement son cœur. on ne sauroit dire quel rigoureux tourment ceux de son fils lui causoient, particulièrement lorsque sa langue vint à se délier aux premières plaintes de la douleur, et que ce petit innocent commença de sentir qu'il étoit malheureux. Cette pitoyable mère le serroit quelquefois contre son sein pour échauffer ses petits membres tous gelés, et puis comme elle ressentoit les trémousseemens de Bénoni, la pitié pressoit si fort son cœur de douleur, qu'elle en tiroit mille sanglots, et de ses yeux des larmes infinies. Ah ! mon cœur, disoit sa dolente mère ; ah ! mon pauvre fils, mon cher enfant, que tu commences de bonne heure à être misérable. A voir l'enfant, l'on eût dit qu'il avoit l'âge de raison ; car à ses tristes paroles, il pousoit un cri si perçant que le cœur de Geneviève en demuroit sensiblement blessé.

Mon cher lecteur, je te conjure, avant que de poursuivre les misères de notre déplorable Princesse, de jeter un peu les yeux parmi le monde, pour en remarquer la diversité. Tu y verras un nombre presque infini de femmes, beaucoup moindres en renommée et en qualité, qui éclatent dans l'or et dans la soie, pendant que Geneviève transie de froid, couverte de la seule honte de sa nudité. O ! Seigneur, qu'il est bien vrai que votre providence marche dans les abîmes, qu'il n'appartient pas à notre esprit de sonder, et que vos conseils sont des précipices à tous ceux qui en veulent chercher la profondeur. N'allons point chercher autre part pour remarquer cette vérité, qu'en la maison de Sifroy, aussi bien y a-t-il deux ans que nous en sommes sortis, pendant que Geneviève pleure ; éloignons-nous un peu de sa maison, et entrons pour quelque temps dans le Château de son mari. Nous verrons qu'il n'y a pas une servante qui ne soit contente, pas un laquais qui ne soit à l'aise, pas un chien qui n'ait du pain de plus que sa suffisance. Golo ajoutoit tout ce qu'il pouvoit d'artifices à la médecine du temps, afin de guérir l'esprit de son Maître. Il est vrai qu'il ne put entièrement ôter l'image des vertus de Geneviève à Sifroy, sa modestie, son honnêteté, sa piété, sa constante, son adresse, son amour étoient autant d'a-

gréables fantômes qui lui reprochoient , tant de nuit que de jour , sa crédulité. Ce pauvre homme croyoit avoir incessamment son ombre à ses côtés , et bien que son Intendant fit éloigner subitement ses pensées pleines d'inquiétudes , néanmoins elles faisoient toujours quelques impressions dans son esprit.

Voici un accident qui ruina presque toute la fortune de Golo , et qui découvrit les replis de sa malice. Trois ans après le retour du Comte , et trois siècles de misères de sa désolée femme , lorsqu'un jour Sifroy manioit plusieurs papiers dans son cabinet , il trouva sous sa main le billet que sa femme y avoit fait glisser. Qui pourroit décrire les regrets et les tristesses que ce morceau de papier lui causa ; sa bouche proféroit mille malédictions contre Golo , ses larmes arrosoient ce billet , il fraploit son estomac , il tiroit sa barbe et ses cheveux. Tout ce que la douleur peut commander à un homme , c'est ce que le Palatin faisoit. Et certes il eût fallu avoir une âme de Tigre pour lire cette lettre sans regret ; l'innocence l'avoit conçue et la douleur dictée. Voici ce qu'elle portoit :

« Adieu , Sifroy , je m'en vais mourir , puisque vous le commandez. Je n'ai jamais rien trouvé d'impossible dans mon obéissance , bien que je trouve quelque injustice dans votre commandement ; je veux croire néanmoins que vous ne contribuez en rien à ma ruine que par le consentement que vous y donnez. Aussi puis-je vous protester avec sincérité parfaite que tous les sujets que j'en ai donnés , c'est la seule résistance que j'ai faite pour être toute à vous ; je passe volontiers d'une misérable vie à un état qui sera peut-être un jour hors du soupçon où la calomnie l'avoit mise. Tout le regret que j'emporte est d'avoir mis un enfant au monde qui est la victime de la cruauté , et l'innocente cause de mon malheur. Toutefois je ne veux pas que ce ressentiment m'empêche de vous souhaiter une parfaite félicité , et à l'auteur de mon malheur , une meilleure fortune que celle qu'il m'a procurée. Adieu , c'est votre infortunée , mais innocente Geneviève.

L'Intendant qui étoit aux écoutes , jugea qu'il falloit permettre à cet orage de crever , et que la prudence devoit l'éloigner pour quelque temps de Sifroy , et quand il crut que la colère étoit modérée , il vit le Palatin , qui ne manqua pas de lui faire de grands reproches ; mais Golo ne manquoit point d'artifices pour tromper son Maître , et pour lui tirer cette épine du fond de son cœur.

« Quoi , monsieur (lui disoit ce traître perfide) , vous

repentez-vous d'avoir ôté la vie à celle qui vous a ôté l'honneur ? Tous vos domestiques savent combien votre action est équitable, pour la trouver mauvaise. Toute la politique humaine ne peut vous blâmer de ce que vous avez fait. Voulez-vous être plus sage que les Lois, et condamner ce que la raison approuve.

Ces discours, étant accompagnés d'une sainte affection, glissoient doucement à l'insensibilité dans l'esprit du Palatin, en sorte que tous les remords n'étoient que des oiseaux de passage qui donnoient chacun un coup de bec à la dérobée et puis se retiroient, soit par raisons de Golb, soit par les charmes et sortilèges dont il savoit fort bien se servir. Pendant que je m'amuse dans le Palais de Sifroy, nous laissons notre innocente criminelle en la compagnie de son Bénoni et des bêtes farouches : retournons, s'il vous plaît, en sa grotte ; je vous avertis pourtant qu'il ne faut plus considérer ce désert comme la retire des serpens ou le repaire des ours, mais bien comme une école de vertu, un asyle de pénitence, ou un Temple de sainteté. Après que la Comtesse eut souffert, dans cette horrible solitude, trois années d'hiver toutes entières (puisque le soleil n'y avoit jamais paru dans le plus beau de l'été), les maux se rendirent si familiers qu'elle n'en avoit plus d'horreur, et sa patience la perfectionna jusqu'à ce point de regarder les maux et les souffrances comme des délices. L'habitude rend toutes choses faciles ; ce qui semble au commencement plein d'effroi, s'apprivoise à la fin. Le poison tue, et néanmoins on a vu un grand Roi qui s'en nourrissoit. Ne vous semble-t-il pas que Geneviève devoit mourir d'impatience parmi ses regrets, et se noyer dans ses larmes ? et voilà que tous les jours les recueillant dans ses mains, elle les offre à Dieu en sacrifice, si agréable à sa divine bonté qu'il la récompense autant de ses soupirs glacés, que si elle lui brûloit tout l'encens d'Arabie.

La première faveur qu'elle reçut du Ciel après ses trois ans de noviciat, fut un jour qu'elle étoit à genoux au milieu de sa cabane, les yeux fixés vers le Ciel, dont l'admiration servoit ordinairement de sujet à ses pensées ; elle vit descendre du Ciel une grande lumière qui l'éblouit, c'étoit son Ange gardien qui venoit de la part de Dieu.

Il avoit un visage où la beauté et la modestie demouroient avec une Majesté divine. Il tenoit en la main droite une précieuse Croix dans laquelle le Sauveur du monde étoit naïvement représenté, et d'un ivoire si luisant, qu'il étoit facile de voir que les hommes n'avoient pas travaillé à cet ouvrage.

Lorsque notre Comtesse fut revenue de l'admiration de tant de merveilles, l'Ange lui représenta la Croix, et lui dit : Geneviève, je suis venu de la part de Dieu vous apporter cette Croix, qui doit désormais être l'objet et l'entretien de toutes vos pensées et le remède souverain à tous vos maux. En un mot, Geneviève, c'est ici le bouclier qui fera tomber tous les coups de l'adversité à vos pieds; c'est la clef qui ouvrira le Ciel à votre patience.

Geneviève s'étant inclinée, reçut cette Croix pour y graver toutes ses victoires. Voici un prodige miraculeux : ce Crucifix suivoit notre pénitente partout; si quelque nécessité l'appeloit dehors, il l'accompagnait; si elle cherchoit des racines pour sa nourriture, c'étoit en sa compagnie; étant dans sa pauvre retraite, jamais il ne s'écartoit de ses côtés. Ce miracle dura quelques mois, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât dans un coin de la grotte où il y avoit un petit Autel que la nature avoit formé dans le rocher. Aussitôt que quelque déplaisir attaquoit son pauvre cœur, elle s'adressoit à celui qui ne les pouvoit ignorer.

Complainte de Geneviève au pied de la Croix.

Un jour que le souvenir de tous ses malheurs se présenta à son esprit, faisant de ses yeux deux sources de larmes, elle se jeta au pied de la Croix, et lui dit amoureusement : Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous que la vertu soit si cruellement traitée? N'est-ce pas assez de cinq ans de misères pour être content de ma patience? quand j'aurois renversé vos autels et brûlé vos Temples, mes larmes devroient avoir éteint votre colère : je croyois que mes misères me donneroient lieu de faire paroître que vous êtes le protecteur de l'innocence, aussi bien que le vengeur des crimes; il y a cinq ans que j'endure un martyre extrêmement cruel. Il semble que ma misère soit contagieuse, tant on redoute de s'en approcher. La faim, la soif, le froid et la nudité sont la moindre partie de mes maux. Ah! Seigneur, si vous voulez affliger la mère, que ne prenez-vous la protection de son enfant, puisque vous savez qu'il est incapable de pécher. Pardonnez-moi, mon Dieu, si ma douleur m'arrache ces plaintes de la bouche, mais j'ai cru que puisque j'ignorois la cause de tant de maux, que je pouvois en chercher le soulagement aux pieds de votre miséricorde.

Le petit Bénoni mêlant ses larmes avec celles de sa mère, ils s'écrioient avec des gémissemens si pitoiables, que les rochers en étoient touchés.

Enfin la pauvre Geneviève continuant ses regrets, et em-

brassant amoureusement sa Croix , lui disant , mon Dieu , que vous ai-je fait pour me traiter avec tant de rigueur ? Pendant que Geneviève parlait , elle entendit l'image du Sauveur qui lui répétait : Eh ! quoi , ma fille , quel sujet as-tu de te plaindre ? Tu demandes quel crime t'a mis ici , et dis-moi quel crime m'a cloué en cette Croix ? Est-tu plus innocente que moi ; ou tes maux sont-ils plus grands que les miens ? Tu es sans crimes , et moi suis-je coupable ? Tu n'as point commis l'infamie dont on a voulu ternir ta réputation peut-être que je suis un séducteur et un magicien , ainsi qu'on me l'a reproché ? Tu ne trouves aucune consolation des créatures , n'est-ce pas assez de celle du Créateur ? Personne n'a compassion de tes maux ; qui en a eu des miens ? Les choses même insensibles ont horreur de ton affliction , et le Soleil même ne refusa-t-il pas de regarder la mienne : ton fils augmente tes regrets , crois-tu que ma mère ait amoindri mes tourmens ; console-toi , ma fille , et laisse-moi le soin de tes affaires. Pense quelquefois que celui qui a fait tous les biens du monde eu a souffert tous les maux. Si tu compare ton Calice au mien , tu boiras avec plaisir et me remercieras de la faveur que je te fais de vivre dans les douleurs , pour mourir dans les joies.

Ce serait une chose superflue de vous dire la confusion que ce petit reproche mit dans l'esprit de notre Sainte ; mais il lui donna tant de courage et de résolution , que toutes les épines ne lui étaient que des roses ; aussi était-ce le dessein de Dieu de l'animer à la patience. Pour témoigner que sa vertu ne lui était pas inconnue , et que son innocence était bien proche de celle que le premier possédait en les délices du Paradis , Dieu lui soumit entièrement la rage des bêtes farouches et la liberté des oiseaux.

C'était une chose ordinaire dès son entrée dans la forêt que la Biche venait allaiter l'enfant , et se coucher toutes les nuits dans la caverne avec la mère et le fils , afin d'échauffer leurs membres glacés ; mais depuis cette dernière faveur , les Renards , les Lèvres et Louveteaux venaient jouer avec le petit Bénoni. La caverne de Geneviève était un lieu où les Sangliers n'avaient point de rage , ni les Cerfs de crainte ; au contraire , on eût dit que notre sainte Princesse avait changé leur nature par la compassion de tous ses maux , et donné quelques sentimens de raison aux bêtes , pour reconnaître ses nécessités.

Un jour vêtant un vieux haillon à son fils , en présence d'un Loup , cet animal part aussitôt de l'autre et allaégorger une Brebis , dont il apporta la peau à Geneviève ,

comme s'il eût eu le jugement de discerner ce qui était propre pour échauffer le corps de son enfant.

Voici un trait que je ne puis passer sous silence : il y avait auprès de cette retraite une si belle fontaine, qui fournissait plus de la moitié de la vie à nos deux bons solitaires. Je ne sais si la Comtesse ne s'était jamais mirée dans le cristal de ses eaux. Mais quand elle y eut une fois baissé les yeux à dessin, ou par hasard, et aperçu les rides de son front, elle eut de la peine à se reconnaître; la souvenance de ce qu'elle avait été, lui ôtant la croyance d'être ce qu'elle paraissait.

Est-ce là Geneviève, disait-elle? non sans doute, c'est quelqu'autre que moi. Là! serait-il bien possible que ces yeux languissans et abattus eussent autrefois causé tant de flammes; ce front, coupé de mille rides, me dit que ce n'est pas celui qui faisait honte à l'ivoire; ces joues effacées n'ont rien de pareil à celles qui étaient faites de roses et de lys. O cruelles douleurs! vraiment il faut bien dire que vous êtes barbares puisque vous avez fait une étrange métamorphose. Répondez-moi, impitoyables maux, où avez-vous mis la neige de mon teint! Geneviève, pauvre Geneviève, tu n'es plus que la vaine ombre de ce que tu as été.

Tandis que la Comtesse se plaignait ainsi, et qu'elle tâchait à se reconnaître dans les eaux, elle y vit une divinité toute semblable à ces Nymphes, selon les discours des Poètes, habitant dans les eaux. Son esprit fut aussitôt ravi de l'admiration de tant de Majesté. Flottant ainsi entre la crainte et la confiance, elle entendit une voix à côté, bien qu'elle la crût sortir de cette bouche qui paraissait dans l'eau; mais s'étant tournée elle vit la Reine des Anges, et sa bonne Avocate, qui lui dit :

Vraiment, ma fille, tu as bonne grâce de te plaindre d'une perte qui est extrêmement désirable, étant extrêmement avantageuse. Tu n'es plus belle. Ah! Geneviève, si tu ne l'eusses jamais été, tu serais encore heureuse; c'est la seule qualité qui t'a rendue criminelle; et quand cela ne serait pas, dois-tu plaindre la perte d'un bien que tu ne devais pas désirer? Ah! si tu savais combien ta noirceur te rend agréable à mon Fils, tu aurais honte d'avoir été autrefois d'une autre couleur. Reviens donc à toi, ma fille, et ne te plains plus de tes misères; puisque c'est de ces épines que tu peux composer la couronne de gloire.

A peine la Reine du Ciel eut achevé sa remontrance qu'une nuée, plus belle et plus luisante que l'argent, la déroba aux yeux de la sainte, qui demeura pleine de joie et de confusion : de joie, pour avoir vu celle qui fera une

partie de la béatitude de nos sens dans le Ciel : de confusion , pour avoir fait état de sa beauté passée.

Eh bien ! mon aimable Epoux, vous voulez que Geneviève souffre jusqu'à la fin , j'en suis contente ; je prétends demeurer à ssi fidèle à vos divines volontés , dans les plus fortes angoisses de ma douleur , que dans les prospérités de ma fortune. Hélas ! où serois-tu mon pauvre cœur , si Dieu ne t'eût détourné de tes propres inclinations ? Sans doute la vanité le posséderoit maintenant. O que j'ai un juste sujet de vous remercier de m'avoir tant fait de grâces. Que pourrois-je espérer dans la maison de mon mari , sinon qu'un esclavage volontaire , une honnête servitude : Ah ! mon Dieu , je connois bien maintenant la douceur de votre Providence , que votre saint nom soit béni , d'avoir sauvé cette pauvre créature , qui n'eût jamais suivi vos attrait s'ils n'eussent été charmans ; vos semences , si elles n'eussent été nécessaires ; ni vos mouvemens , s'ils n'eussent été violens. Je vous suis infiniment redevable pour m'avoir fait cette faveur , toutefois mon obligation me paroît encore plus grande , si je considère que vous m'avez contrain'e d'être si heureuse contre ma volonté , me faisant , dans la solitude , une image du Ciel , où toutes les félicités sont réunies.

Alors que notre Sainte se perdoit dans les pures et innocentes joies , Sifroy n'avoit ni repos , ni contentement. La nuit ne lui représentoit que de noires ombres , de tristes fantômes. Le jour n'éclairoit que pour lui faire remarquer l'absence de Geneviève. Son esprit avoit sans cesse des pensées sombres , mélancoliques , et son unique plaisir étoit dans la fuite des compagnies.

Souvent on le voyoit rêver tout seul sur le bord de la rivière , remarquant dans l'inconstance des flots l'agitation de son esprit , et puis après , comme si son humeur fâcheuse l'eût rendu sauvage , il se déroboit de ses serviteurs , pour donner plus de liberté à ses soupirs dans l'horreur d'un bois , se fâchant même contre son ombre , si l'obscurité l'obligeoit à la suivre. Qui pourroit se figurer le désespoir et la fureur où il entroit , quand sa mémoire lui disoit : Tu as fait tuer ta chère Geneviève , tu as fait massacrer ton fils , et ôter la vie à ton Serviteur , duquel les pâles ombres te poursuivent incessamment. Geneviève où êtes-vous ? On peut croire que s'il eût tenu Golo en cette humeur , il eût sans doute ramené la coutume de sacrifier aux mânes ; mais ce perfide feignoit fort à propos un voyage , quand il eut aperçu l'esprit de son maître changé. Si son malheur l'eût arrêté en la maison du Palatin , c'étoit fait de sa vie , particulièrement

après l'horrible et effroyable vision de Drogan. Je ne veux point dire que ce fût une illusion de son esprit malade ; car je sais que Dieu permet quelquefois aux âmes de revenir pour le bien de quelques personnes. Les exemples font assez de preuves de cette vérité, qui est même passée jusqu'aux enfers, puisque le riche de l'Evangile, qui étoit toujours vêtu de la couleur de feu, demandait au Père des fidèles, de revenir au monde, afin d'avertir son frère des supplices de l'autre vie. Un soir que le Palatin étoit couché, il entendit sur le minuit quelqu'un qui marchoit à grands pas dans sa chambre ; aussitôt il tira les rideaux de son lit, et n'ayant rien aperçu à la lueur d'un peu de lumière qui restoit dans la cheminée, il tâcha de s'endormir : mais un quart d'heure après le même bruit recommença, si bien qu'il aperçut au milieu de sa chambre un grand homme pâle et défait, qui traînoit un gros fardeau de chaînes, dont il sembloit être lié. Cet horrible spectre paroissant dans les obscurités de la nuit, étoit capable de faire peur à un homme moins hardi que Sifroy ; mais étant courageux et assuré, il lui demanda ce qu'il vouloit, sans témoigner beaucoup de frayeur, s'estimant indigne de trembler pour des ombres, lui qui n'avoit pas appréhendé la mort même. Mais il fut saisi tout aussitôt d'une sueur froide, qui se répandit sur son corps, principalement quand il vit que cet esprit lui faisoit signe de venir à lui ; ce qu'il fit néanmoins, le suivant au travers d'une basse-cour, et de là dans un petit jardin, où il ne fut pas plutôt qu'il disparut, laissant le Comte plus étonné de sa fuite, que s'il lui eût encore continué une compagnie si peu agréable. La clarté de la Lune aida beaucoup à sa crainte, car ayant aperçu où il pouvoit être, elle retira toute sa lumière, lui laissant chercher parmi les ténèbres la porte de sa chambre. S'étant remis dans le lit, il alla s'imaginer qu'il avoit ce grand homme, tout de glace, à ses côtés, et qu'il le pressoit entre ses bras ; cela le fit appeler ses serviteurs, lesquels le trouvèrent plus pâle qu'un homme mort. Il dissimula pourtant sa crainte jusqu'au matin. A peine le jour commençoit-il à paroître, qu'il commanda de creuser à l'endroit où cet esprit s'étoit évanoui. On n'avoit pas encore creusé deux pieds, qu'on rencontra les os d'un homme mort chargé de fers et de menottes.

Il y eut alors un des domestiques qui dit au Comte que Golo avoit fait jeter le corps du malheureux Drogan en l'endroit où l'on avoit trouvé cette carcasse. Sifroy ordonna qu'on le fit enterrer, et qu'on lui dit des Messes pour son re-

pos. Depuis ce temps-là on n'entendit plus de bruit dans le Château, mais l'ombre de Drogon lui servoit de spectre, lui donnant toutes les imaginations épouvantables, que les hommes grandement agités de furie se peuvent figurer.

Ce fut alors qu'il reconnut que ses frayeurs et ses craintes étoient les effets de son crime. On entendit souvent ces paroles sortir de sa bouche : Geneviève, que tu me tourmentes.

Pendant que nous nous amusons avec le Comte, nous perdons les bons discours de Geneviève; c'étoit sur la fin de la septième année de solitude, et le petit Bénoni commençoit d'avoir connoissance de sa misère. Sa mère n'oublioit rien de ce qui pouvoit servir à son instruction. Le matin et le soir elle le faisoit mettre à genoux devant la Croix, et jamais ne lui permettoit de têter sa Biche, qu'après avoir prié Dieu à genoux.

Je ne saurois oublier un discours qui pensa coûter la vie à sa mère; il lui dit : Ma mère, vous me commandez souvent de dire, *Notre Père qui êtes aux Cieux*, dites-moi qui est mon Père? Ah! mon cher fils, que dites-vous? Cette demande est capable de faire mourir votre pauvre mère.

De fait, Geneviève fut pâmée à ses paroles. Néanmoins elle lui dit, en l'embrassant : Mon enfant, votre Père, c'est Dieu, ne vous l'ai-je pas assez dit : regardez ce beau Palais, voilà sa maison : le Ciel est le lieu où il demeure; il lui dit : Ma mère, me connoît-il bien? Ah! mon fils, n'en doutez pas, il vous connoît et il vous aime : d'où vient donc, répartit Bénoni, qu'il ne me fait aucun bien, et qu'il permet tous les maux que nous souffrons? Mon fils, c'est se tromper de croire que les biens soient une preuve de son amour, bien loin de là, les nécessités que nous endurons marquant un cœur de Père en notre endroit, puisque les richesses ne sont autre chose que des moyens de se perdre, parce que Dieu attend à faire du bien à ses amis en l'autre monde.

Mon fils, répondit la Comtesse, Dieu est un grand et riche Père, duquel nous sommes tous enfans, toutefois il n'est pas moins puissant pour cela, d'autant qu'il a des trésors infinis à leur donner. Et quoique vous ne soyez jamais sorti de ce bois, il faut que vous sachiez qu'il y a des villes et des Provinces qui sont plaines de monde, dont les uns suivent la vertu, et les autres se laissent aller au vice. Ceux qui la respectent comme vrais enfans, iront un jour au Ciel pour y jouir avec lui de mille contentemens. Au contraire, ceux qui l'offensent seront châtiés dans l'enfer, qui est un lieu sous terre plein de feu et de tourmens. Regardez duquel vous voulez être. Nous avons droit d'être des premiers, car ceux

qui sont misérables comme nous, pourvu qu'ils le soient volontairement, ils sont assurés d'aller en Paradis. Bénoni ne put s'empêcher de lui demander quand ils iroient en Paradis? Après notre mort, répartit la mère.

« Ce pauvre innocent étoit bien éloigné de comprendre tout ce que sa mère lui avoit dit, si la bonté de Dieu ne lui eût servi de maître. L'expérience ne lui avoit jamais appris ce que c'étoit que la mort; mais peu s'en fallut qu'il n'en eût un triste et funeste exemple en la personne de sa mère quelques jours après.

Enfin Geneviève étant revenue d'une longue pamoison, elle arrêta quelque temps les yeux sur l'aimable sujet de ses douleurs, et après lui avoir appris qu'il étoit le fils d'un grand Seigneur, elle lui dit en pleurant :

Je quitte le monde sans regret, ainsi que j'y ai demeuré sans désir. Si j'étois capable de quelque déplaisir, ce seroit de te laisser sans remède et sans appui, en la souffrance des peines et des misères que tu n'as point méritées.

A ne point mentir, cette considération me toucheroit sensiblement le cœur, si je n'en avois une plus haute qui me contraint de mettre tes intérêts entre les mains de celui qui est le Père des orphelins, et le support des innocens. Je ne veux pas que tu aies souvenance d'une mère qui ne t'a mis au monde que pour en souffrir les maux et toutes les douleurs.

Je te conjure néanmoins, mon cher Bénoni, d'ensevelir avec mon corps les ressentimens de mes malheurs, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui connoisse leurs grandeurs et qui puisse leur ordonner des supplices. J'espère néanmoins que la miséricorde de Dieu nous fera justice, et qu'elle donnera à connoître à tout le monde, que tu es le fils d'une mère trop peu coupable, pour être en si mauvaise estime, et trop innocente pour être si injustement accusée.

Au reste, mon cher fils, après avoir mis ce corps en terre, fais ce que Dieu t'inspirera : s'il veut que tu retournes à ton père, il faut obéir, tu as des qualités qui te feront reconnoître; la ressemblance de ton visage au sien, ne permettra pas de vous méconnoître, s'il ne se souvient encore de ce qu'il a été.

En disant ces mots, elle fit mettre son Bénoni à genoux, mouillant son petit visage du reste de ses larmes. Représentez-vous la pitié que causoit ce spectacle. La pauvre Geneviève attend la fin de ses misères, et Bénoni le commencement de ses douleurs. La mort les voyant en cette posture, s'avance pour donner le dernier coup de sa rage, mais il n'est pas encore temps : Dieu veut qu'on lui ait

rendu l'honneur avant que de lui donner la mort.

Tandis quë notre Comtesse attendoit la mort, deux Anges brillans comme le soleil, entrèrent dans la grotte et la remplirent d'odeur et de lumière. S'étant approchés d'elle, celui qui étoit Tutélaire de la maladie, lui dit en la touchant : *Vivez, Genevieve, Dieu le veut.* Alors ouvrant ses mourantes paupières, elle aperçut ces deux Anges qui ne lui donnèrent pas le temps d'être considérés, lui laissant, avec la santé, un étonnement admirable de cette guérison prompte et miraculeuse.

Il y avoit sept ans que Geneviève enduroit le dernier de tous les maux ; mais Dieu voulant donner à connoître son innocence, permit que cette méchante sorcière, chez laquelle Sifroy avoit vu le péché imaginaire de la Comtesse, fût mise entre les mains de la Justice, et convaincue de plusieurs crimes, et condamnée à être brûlée, et déjà attachée à l'infâme poteau, elle demanda permission de déclarer quelque chose, ce qui lui fut accordé. Elle confessa donc que le Palatin avoit fait mourir sa femme touchant un faux soupçon que les charmes de sa magie avoient fait voir.

Ces paroles ayant été rapportées au Comte, il ne fut pas moins affligé de cette nouvelle, que consolé de connoître que s'il avoit été si malheureux que de perdre Geneviève, qu'elle étoit morte innocente et sans reproche.

Golo étoit retiré chez lui depuis deux ans, et ne visitoit le Comte que quand la bienséance le forçoit à ce devoir. Que fera donc Sifroy : il met bon ordre qu'il ne lui échappe. Il le prie par lettre de venir l'aider à une chasse solennelle ; cependant on ne lui déclare pas quelle bête on vouloit prendre. Enfin, étant venu, on le charge de fers, et on le loge dans la tour où il avoit détenu si long-tems son innocente Maîtresse.

Le Comte prit donc la résolution de convier tous ses parens à la Fête des Rois, et après le festin, de l'en remettre Golo entre les mains. A cet effet il fait provision de tout ce qui étoit nécessaire pour un célèbre et magnifique banquet, et voulant contribuer à quelque chose de sa peine, il résolut d'aller à la chasse le jour d'aparavant.

Le jour qu'il avoit choisi pour cette chasse étant arrivé, la Providence de Dieu prépare son coup d'une façon toute amoureuse et pleine de douceur ; car à peine notre Palatin s'étoit écarté de ses gens, qu'il aperçut une Biche, qui étoit la nourrice de Bénoni, et poussant aussitôt son cheval, elle gagna la forêt, mais Sifroy la poursuivant de si près, elle se réfugia dans une caverne. Hélas ! c'étoit celle de notre innocente Comtesse. Comme il

alloit lancer un javelot à cette pauvre bête, il aperçoit, au fond de cet antre, quelque chose qui ressembloit à une femme, sinon que cela paroissoit nud.

Alors le Comte et la Comtesse furent saisis de deux différentes admirations : Sifroy s'étonnoit de voir une femme en cette caverne, et Geneviève, qui n'avoit été visitée depuis les sept ans que des Anges, ne pouvoit assez admirer de voir son mari qui ne la reconnut. Après que l'étonnement eut fait place aux pensées, le Palatin la pria de s'approcher de lui : mais Geneviève étant trop modeste, lui demanda son manteau pour se couvrir, ce qu'il fit. Quand elle fut enveloppée, Sifroy s'avança vers elle, l'interrogea de plusieurs choses.

Monsieur, répartit Geneviève, je suis une pauvre femme de Prabant, que la nécessité a contrainte de se retirer dans ce désert pour n'avoir aucun asile. Il est vrai que j'étois mariée à un grand Seigneur ; mais le soupçon qu'il eut trop légèrement de ma fidélité, le fit consentir à ma ruine et à celle de mon enfant, qui n'avoit pas été conçu avec le péché qui m'étoit imputé ; et si les serviteurs qui avoient le commandement de me faire mourir eussent eu autant de précipitation à exécuter ma sentence, comme il y avoit eu d'imprudencé à me condamner, je n'aurois point vieilli l'espace de sept ans en une solitude, où je n'ai eu pour toute nourriture que de l'eau et des racines, qui n'ont pas moins servi à prolonger nos misères que ma triste vie.

O que l'amour a de force ; ce visage que tant d'austérités avoient effacé, lui donne des assurances certaines de ce qu'il cherche. Il lui dit donc : Mais, ma grande amie, dites-moi votre nom ? *Monsieur*, dit-elle, *je m'appelle Geneviève*. A ces mots le Comte se laissa tomber de cheval et lui sauta au cou, s'écria tendrement. C'est donc toi, ma chère Geneviève ? c'est donc toi que j'ai si long-temps pleurée comme morte ? Ah ! d'où me vient ce bonheur d'embrasser celle que je ne mérite pas de voir ! Mais comment puis-je demeurer en la présence de celle que j'ai tuée au moins du désir ? Ah ! ma chère Epouse, pardonnez à un criminel qui confesse son crime et avoue votre innocence.

Sitôt que l'extase et le ravissement lui donnèrent la liberté de parler, sa première parole fut celle-ci : Où est donc mon pauvre enfant, Geneviève ? Où est le misérable fils d'un Père qui a été plus malheureux que méchant ? Alors la Comtesse, qui voyoit le véritable regret de son mari, voulant rendre la paix à son esprit, usa de mignardises dont elle avoit autrefois coutume de le flatter.

Mon cher Epoux, effacez de votre esprit la souvenancé

de mee maux, puisque nous n'avons point d'autre pouvoir sur le passé que l'oubli : n'ajoutons rien à nos misères, par l'impuissance de les guérir. Vivez donc satisfait, puisque Geneviève vit et votre fils aussi.

Certes, Sifroy eut besoin d'une grande force pour modérer une si grande joie. Cette vertu lui fut encore plus nécessaire quand il vit venir son fils Bénoni, qui apportoit des racines à sa chère mère. Combien de douces et amoureuses larmes ne répandit-il pas ; combien d'embrassemens et de baisers amoureux. Il ne faut pas douter qu'il ne lui rendit alors tout ce qu'il lui devoit, après sept ans entiers.

Mais que sont devenus nos chasseurs ? Sifroy prit son cors-de-chasse et les appela. Toute la forêt retentit de sa voix. Enfin, trois ou quatre de ses gens y accoururent. Mon Dieu, quel étonnement ne saisit point leur esprit, de voir un petit enfant pendu à son cou, une femme à ses côtés, une Biche parmi ses chiens sans aucune querelle. En quelle admiration furent-ils, lorsqu'ils reconnurent leur Maîtresse qu'ils avoient tant pleurée.

Remarquez, s'il vous plaît, le changement de la fortune ; ou plutôt les effets de la Providence de Dieu, voilà Geneviève dans les délices d'un Paradis : Hélas ! qu'elle est heureuse.

Tous les parens et amis du Palatin ne manquèrent pas de se trouver chez lui où ils eurent beaucoup de joie, voyant leur bonne parente de retour. La Fête dura une semaine entière, dont la joie ne fut troublée que de voir la Comtesse qui ne pouvoit goûter ni chair ni poisson.

Quelques jours s'étant ainsi écoulés dans les plaisirs et les délices, le Palatin commanda qu'on tirât Golo de prison, qui n'eût pas été alors en son entier, s'il ne l'eût réservé pour un supplice plus rigoureux. On l'amena dans sa chambre où étoit la Comtesse avec toute la Noblesse, qui étoit venue visiter Sifroy. Ce fut là où toutes les frayeurs d'une mauvaise conscience saisirent ce méchant homme. Les artifices ne servent plus à rien, il ne peut nier un crime que les hommes, les animaux et les poissons ont pour témoins. Geneviève lui donne une pensée de son salut, mais l'horreur de son offense le traverse, et lui représente qu'il est aussi peu raisonnable d'attendre de la miséricorde, qu'il est indigne du pardon. Il va prendre dans son cœur les assurances d'un véritable pardon ; mais ses yeux, sa voix et tout son visage ne lui parlent que de gibet et de supplice. Enfin n'ayant pas même osé arrêter la vue sur celle qu'il avoit autrefois indignement traitée, il tomba de peur et de foiblesse. Geneviève ne pouvant voir un misérable sans pitié, tâcha de révo-

quer la sentence de mort, parlant à Sifroy en ces termes :

Monsieur, encore que les bons succès ne justifient pas les mauvaises intentions, j'ai toutefois sujet de vous demander la vie de Golo, pour les grands biens qu'il m'a procurés. En un mot, mon cher Sifroy, je veux qu'il vive, et qu'il doive à ses larmes ce que je donne à sa misère.

Golo, voyant que Geneviève, au lieu de le condamner, intercédait pour lui, en fut tellement touché, qu'il s'écria, tombant à ses pieds :

Madame, c'est maintenant que je pénètre mieux que jamais la bonté de votre cœur et la malice du mien. Hélas! qui eût osé espérer que celle que tant de justes raisons obligent à ma ruine, dût désirer mon salut? Misérable Golo, c'est à cette heure que tu es indigne de la vie, puisque tu as voulu ravir celle de cette sainte Princesse. Non, ma chère Maîtresse, laissez moi mourir, les regrets et les déplaisirs ordinaires ne pouvant expier mon crime, il faut que la rigueur d'une honteuse mort venge sa cruauté.

Golo prenoit Geneviève par où elle étoit extrêmement sensible; mais elle avoit beaucoup de piété, Sifroy n'avoit pas moins de colère: car Dieu voulant faire, pour ce coup, un exemple aux hommes, roidit si fort l'esprit du Comte, qu'il n'y eut aucun pardon pour le malheureux Golo.

Voilà sa condamnation confirmée, on le ramène en prison pour y attendre l'exécution de sa sentence.

Il y avoit dans les troupeaux du Palatin quatre effroyables bœufs sauvages que la forêt noire nourrissoit, lesquels furent amenés par son commandement, et étant accouplés queue à queue, le misérable fut attaché par les bras et les jambes, qui furent bientôt séparés de son corps, et exposés à la voracité des corbeaux.

Ceux qui furent trouvés complices de Golo, reçurent des châtimens proportionnés à leur faute, et ceux qui s'étoient montrés favorables à l'affliction de Geneviève, ne rencontrèrent pas moins de gratitude en elle, que les autres de sévérité dans le Palatin.

Bénoni fut celui qui trouva plus de fortune en tout ce changement; les grandes fatigues d'une solitude lui firent goûter les délices de sa maison avec plus de douceur. On ne remarquoit rien de bas en ce petit courage, pour avoir été élevé dans la pauvreté, ni rien de faouche, pour avoir été nourri parmi les Ours. Le Père et la Mère prenoient un singulier plaisir à ses honnêtes inclinations.

Dieu, qui ne vouloit pas honorer le monde plus longtemps d'une si grande vertu, conclut de la retirer de son

origine ; mais ce fut après lui en avoir donné avis. Une fièvre saisit notre Princesse , et lui donna la mort.

Hélas ! Geneviève est déjà morte , je la vois étendue sur son lit , sans vigueur et sans mouvement. Mon cher Sifroy , voici votre Geneviève qui va mourir. Tout le déplaisir que j'ai de quitter cette vie , ne vient que de vos larmes. Ne pleurez plus , je m'en irai contente ; si la mort me donnoit du loisir , vous ferois voir , par le mépris de celle que vous perdez , le peu de sujet que vous avez de pleurer. Néanmoins , je vous conjure , ayant oublié ce peu de cendres que je laisse , de vous souvenir que Geneviève va au Ciel retenir votre place , et que la femme y étant , peut-être que Dieu y pourra bientôt appeler son ami. Adieu , ayez soin de Bénoni.

Quand on enleva le cercueil de la maison , ce fut alors que ce déplorable Palatin fit éclater plus visiblement sa douleur. Partout on n'entendoit que soupirs , partout on ne voyoit que des larmes. Enfin , après que Sifroy et son fils eurent mis leur cœur dans le même tombeau de Geneviève , on s'efforça de le retirer de l'Eglise , où ce saint corps demuroit en dépôt.

Ce fut ici où la nature donna des larmes ; sans oser contredire à une si sainte résolution , il n'y eut que Bénoni qui parla à son Père en ces termes :

Monsieur , je suis trop jeune pour blâmer vos conseils , mais je suis trop vieux pour suivre votre exemple. Vous me laissez un peu de terre pour posséder le Ciel , ne serois-je pas ignorant si j'acceptais ce que vous m'offrez , pouvant faire le même choix que vous faites. C'est à vous maintenant de faire notre confiance de votre protection , puisque vous êtes plein de bontés et de mérites.

Nous voici , mon cher Lecteur , à la fin d'une Histoire qui met la Providence de Dieu dans un plus beau jour , l'innocence hors de la crainte d'être opprimée , et peut-être dans le désir d'être travaillée de la calomnie , puisque les persécutions sont suivies de tant de mérites , et son mérite reconnu de tant de gloire. S'il y a quelque chose de bon dans ce discours , je n'en prétends point d'autre récompense que la faveur de notre grande Sainte. S'il n'y a rien de louable , je recevrai de bon cœur la censure de ceux qui liront cet ouvrage.

FIN.